

ITALIENS DANS LE MONDE

RAPPORT 2007

Fiche de synthèse

L'histoire de l'émigration italienne est un livre qui n'est pas encore achevé : commencée par les pionniers, les nouveaux migrants continuent à écrire des pages nouvelles. Dans tous les pays du monde on trouve des traces intéressantes des nos vicissitudes migratoires, que le *Rapport Italiens dans le Monde* essaye de récupérer, comme c'est le cas pour l'Argentine, l'Australie et le Royaume Uni, sans oublier, entre autres, les établissements italiens en Croatie et Slovénie, des régions qui ont été très marquées par les événements de l'après guerre, et qui sont encore aux prises avec des problèmes résiduels.

D'ailleurs, il ne s'agit pas d'histoires et de lieux lointains, de collectivités éloignées, car leurs relations avec la société italienne sont strictement entrelacées grâce aux visites des hommes politiques, des représentants du gouvernement et des élus locaux, des autorités religieuses et pastorales, de chercheurs, écrivains, entrepreneurs et de représentants de la société civile, aussi bien qu'à travers toute une série d'activités artistiques, scientifiques, économiques et touristiques.

Le **Rapport Migrants**, avec sa cadence annuelle, se propose comme un livre pour faire connaître et garder la mémoire des événements passés, tout en relatant aussi les histoires d'aujourd'hui, afin de sauvegarder les liens, désormais incontournables dans notre monde globalisé, entre ces deux Italies.

En janvier, la **Fondation Migrants** célèbre la **Journée Nationale des Migrations**, dans le but d'attirer l'attention sur tous les aspects de la mobilité humaine, à partir des nos émigrés. Ce volume, dont c'est la seconde édition, se propose de contribuer à la critique de l'idée reçue, assez diffusée en Italie, selon laquelle l'émigration, phénomène qui appartient au passé, est absolument insignifiant à nos jours. En même temps, ce recueil riche de données et d'informations dans les domaines économique, social, culturel et religieux, peut être un encouragement, pour les émigrés, à trouver les problématiques et les styles capables de susciter leurs intérêts et renforcer leurs liens.

Quarante sept auteurs, parmi lesquels les collaborateurs de la Fondation Migrants et du Comité Promoteur (Acli, Inas-Cisl, Mcl et Missionnaires Scalabriniani), ainsi que nombreux représentants du monde associatif et des institutions publiques, ont offert leurs contributions aux trente sept chapitres composant ce rapport.

Les pays d'établissement des émigrés et de leurs descendants

En avril 2007, on a constaté que les 3.568.532 citoyens italiens résidants à l'étranger avaient augmentés d'environ 500.000 unités. Cette augmentation est presque entièrement due à la révision de l'état civil des italiens à l'étranger (AIRE : Anagrafe degli Italiani Residenti all'Estero), qui, grâce à la collaboration des services consulaires, a achevé les opérations de contrôle des fichiers. Les jeunes mineurs de 18 ans constituent 18% de la population à l'étranger, ainsi que les ultra sexagénaires (+65, précisément), ce qui révèle un taux de jeunes plus important qu'en Italie. Le pourcentage de célibataires, 52%, nous offre un autre indice de cette jeunesse relative des nos compatriotes à l'étranger. Les femmes, 47% du total des émigrés, ont été trop souvent des protagonistes oubliées par la recherche, même si l'intérêt pour leurs expériences a grandi dans les dernières années.

En ce qui concerne la répartition de la présence italienne dans le monde, en simplifiant, on peut dire que notre émigration est en prévalence euro- américaine. En effet, plus de la moitié des Italiens est installée en Europe (2.043.998, soit 57,3%), et plus d'un tiers dans le continent américain (1.330.148, soit 34,3%). On ne peut pas, pour autant, oublier les collectivités installées dans les autres continents, non seulement les Italiens résidents en Océanie (119.483), une région qui a

accueilli nos flux migratoires pendant longtemps, mais aussi l'Asie (26.670), où plusieurs entrepreneurs viennent de s'installer, et l'Afrique (48.223), dont certaines régions, et spécialement l'Afrique du nord, l'Afrique du Sud et la Corne d'Afrique, ont été, dans le passé, les destinations de nombreux Italiens.

Parmi les pays où la présence des Italiens est la plus importante, c'est-à-dire qu'elle se situe autour de 500.000 individus, on compte l'Allemagne, l'Argentine et la Suisse ; en France on arrive à 350.000 unités, un chiffre qui peut augmenter de façon significative si l'on inclue les naturalisés. Au demeurant, cette réflexion est valable aussi pour l'Amérique et l'Australie.

En Belgique, Etats-Unis et Brésil, on compte 200.000 Italiens résidents, et 100.000 au Royaume Unis, Canada et Australie. Même si les chiffres diminuent en Autriche, Luxembourg et Pays Bas, nous ne pouvons pas passer sous silence que d'importants chapitres de notre histoire migratoire se sont passés dans ces pays européens, ainsi que, dans le continent américain, au Chili, Uruguay, Pérou, Venezuela, Equateur, Colombie et Mexique. La migration frontalière est également très importante entre Monaco, la Suisse et San Marino.

En Roumanie, une nouvelle communauté d'entrepreneurs, très dynamique, en côtoie une autre, plus petite et pauvre, le reste d'un ancien flux qui, à la fin du XIX siècle, est parti de la Vénétie et du Frioul pour travailler dans les mines de granit ou dans la maçonnerie en Moldavie, en Transylvanie et dans la région des Carpates.

Cette variété des flux est confirmée par les données relatives aux paiements des retraites à l'étranger, dont dispose l'INPS (l'Istituto Nazionale di Previdenza Sociale est l'équivalent de la Sécurité sociale française). En 2006, l'INPS a payé 65.942 pensions au Canada, 56.126 en France et 54.575 en Australie. L'Argentine et les Etats-Unis suivent avec environ 40.000 retraités. Suivent, l'Allemagne (36.486) et la Suisse (24.319). A l'échelle continentale, l'Union Européenne arrive la première, 34,1%, suivie par l'Amérique du Nord, 26,9%, l'Amérique Latine, 17,2%, et l'Océanie, 13,3% ; l'Europe non communautaire, l'Asie et l'Afrique formant le restant 8,5%.

Les pensions permettent de reconstruire la carte d'une émigration qui, malheureusement, a vieilli et qui, souvent, est en détresse : pour répondre aux besoins de cette population, notamment en Amérique Latine, l'Etat italien a activé des polices d'assurance sanitaire cumulatives.

A l'étranger on retrouve aussi une autre catégorie d'Italiens : les descendants des premiers protagonistes de l'émigration. Un Italien, sur trente sept inscrits dans les registres de l'état civil à l'étranger, a obtenu la nationalité italienne *jure sanguinis*. En total, ils sont environ 100.000, une incidence importante et appelée à augmenter, comme le fait croire le nombre de demandes de naturalisation qui s'empilent sur les bureaux des services consulaires. On parle de quelques centaines de milliers de dossiers. Les citoyens « pour acquisition » se concentrent en Amérique (50,5%) et en Europe (43,1%), tandis que les chiffres en Asie (2.264), Océanie (2.251) et Afrique (1663) restent insignifiants. L'Argentine est en tête sur la liste de ces nouveaux concitoyens, avec 65.570 cas en 2007, suivi par le Brésil avec 13.300 cas.

Régions de départ et.... de retour

Si plus de la moitié des citoyens italiens actuellement résidant à l'étranger est d'origine méridionale, les régions du nord et du centre ont, à leur tour, coopéré au phénomène avec respectivement 29,8% et 14,5%. Entre 1876 et 1915, 3.230.000 personnes quittèrent la Vénétie et le Frioul, un chiffre qui représente 23% des émigrés de cette période. La Vénétie a largement contribué aux flux migratoires : de cette région partirent 9% des émigrés entre 1916 et 1942, et encore 11,5% entre 1946 et 1976. Aujourd'hui 2 millions de personnes originaires des régions méridionales résident à l'étranger, contre un million en provenance du nord et 500.000 du centre.

En tête il y a quatre régions du sud : la Sicile, avec ses 600.000 expatriés, la Campanie, qui arrive presque à 400.000, et ensuite la Calabre et les Pouilles, qui en comptent 300.000. Le Latium aussi atteste de 300.000 ressortissants, suivi par la Lombardie et la Vénétie avec 250.000. D'autres régions détiennent, mais en moindre mesure, des quotas importants d'émigrés, au plus bas on trouve l'Umbria (27.000 unités) et la Vallée d'Aoste (4.000).

On retrouve des différences significatives même dans l'incidence des ressortissants sur les populations régionales : actuellement 10% de Frioulans vivent à l'étranger, 15% des Calabrais, 22% des originaires du Molise. La moyenne migratoire italienne n'est pas basse ; elle s'élève à 6,6%, sauf l'Emilia Romagne, la Lombardie, la Toscane, l'Ombrie, la Val d'Aoste et le Piémont qui se trouvent en dessous.

Dans certains cas, la population émigrée dépasse celle restée dans la ville d'origine. La ville de Villarosa en Sicile, Filignano en Molise et Roccamonica aux Abruzzes témoignent d'un tel déséquilibre : à Roccamonica vivent 1012 personnes contre 1574 résidents à l'étranger.

Par rapport à d'autres expériences migratoires, celle italienne est très fortement marquée par les retours qui ont investi les régions d'origine, déjà bénéficiaires des remises d'argent. Dans les années à cheval entre les deux siècles, les remises des émigrés étaient appelées « la magnifique pluie d'or ». Toutefois, à partir de 1998, les remises des immigrés dans notre pays ont dépassé celles des émigrés, qui définitivement installés à l'étranger investissent sur place leur argent.

Les rapatriements, relevés seulement à partir de 1905, au départ des pays extra-européens, et de 1921, depuis l'Europe, sont estimés à 9 millions d'unités entre 1905 et 1981, avec un solde négatif pour l'Italie de 17 millions environ. Entre 1987 et 2002, les inscriptions à l'état civil de citoyens italiens en provenance de l'étranger ont atteint le chiffre de 704.208, un peu moins que celui des départs, qui est de 731.579. Les rapatriements ont été plus fréquents, en concomitance avec les grandes crises : les deux guerres mondiales, la dépression économique de 1966-67, le choc pétrolier en 1973 et, plus récemment, la crise économique en Amérique Latine en 2000-2001.

Les régions ont mis en place un ensemble de mesures pour accueillir les rapatriés : des bourses d'études pour les enfants et les petits enfants des émigrés originaires de la région, des cours d'attaché à l'émigration, des initiatives diverses pour favoriser les activités économiques et le tourisme. Nombreuses sont aussi les associations créées pour fournir une assistance à ceux qui rentrent : à Caserte, par exemple, en octobre 2006, est née l'Association des Rapatriés en Italie.

L'histoire de notre émigration vue d'Argentine

On estime qu'en Argentine la majorité de la population est d'origine italienne : en un siècle, entre 1876 et 1976, près de 3 millions d'Italiens y ont débarqué, et encore aujourd'hui plus de 500.000 ont gardé la nationalité.

La *première phase* de cette épopée migratoire démarre à la moitié du XIX siècle. Ce sont les paysans qui s'en vont. Après de longs voyages par mer, qu'on pourrait définir d'aventureux, - si l'aventure est de ne manger que deux galettes par jour et être complètement dépourvu de toute tutelle- ils arrivaient au port de destination, d'où, s'ils étaient déclarés en bonne santé, ils pouvaient partir s'établir partout dans le pays. La loi locale reconnaissait aux nouveaux arrivés la parité des droits avec les autochtones, alors que, dans la même période, les Etats-Unis inauguraient une politique, protectionniste dans le but de se protéger des « races » réputées inférieures, et notamment des émigrés de l'est et du sud de l'Europe.

A la fin du siècle, les Italiens forment plus d'un dixième de la population résidente (qui à l'époque était de 4 millions seulement), concentré autour de Buenos Aires. Leurs familles sont nombreuses et ils s'affirment sur le plan économique. Mais le travail n'est pas leur seule occupation. La création du premier journal italien à Buenos Aires, qui s'appelait l'Italiano, naturellement, remonte à 1863. Ensuite, ils enchainent avec le football, créant deux clubs parmi les plus célèbres : le Boca Juniors et le River Plate,.

La *seconde phase* se situe au début du XX siècle. L'arrivée des ouvriers qualifiés et des artisans contribue au développement de la capitale et au « miracle économique » du pays, notamment en construisant le réseau ferroviaire. La crise mondiale de 1930 interrompt brutalement les flux migratoires, complice des lois fascistes, qui réduisent la possibilité d'expatriation, à l'exception des juifs, des dissidents et des syndicalistes, ainsi que les lois argentines, qui subordonnent le visa d'entrée au contrat de travail.

La *troisième phase* commence après la seconde guerre mondiale. Dans l'Italie de l'après deuxième guerre, des milliers de personnes n'ont plus de toit : il y a ceux qui ont perdu leurs maisons suite aux déplacements du front, les expulsés des colonies, les prisonniers libérés, les soldats dispersés rentrés de l'Europe centrale. La conséquence est une forte émigration qui se dirige vers la capitale, le triangle industriel, les régions de frontières, pour le travail trans-frontalier, et, finalement, vers l'étranger.

Les flux qui se dirigent en Argentine ont un niveau professionnel plutôt élevé : les 330.000 Italiens (mais il en auraient fallu 500.000) qui arrivent entre 1947 et 1951, suite à l'accord Peron - De Gasperi, sont attirés par le boom économique et s'intègrent rapidement dans le tissu social et culturel argentin. En 1960, ces flux commencent à s'estomper.

Les Italiens sont présents dans tous les secteurs ; ils ont introduit plusieurs métiers et s'affirment comme propriétaires, entrepreneurs et hommes politiques. Sur quatre exploitations agricoles, trois ont été fondées par des Italiens. Plus récemment, ce sont les grandes entreprises qui viennent s'installer, grâce à des adjudications d'appels d'offre et à d'importants contrats de travail. Une italianité « nuancée » se diffuse alors en Argentine, y compris le *cocoliche* et le *lunfardo* parlés à Buenos Aires, nés de la fusion de différents dialectes italiens avec des mots d'origine arabe et espagnole.

La *quatrième phase* voit le renversement de flux : les Argentins arrivent en Italie, d'abord pour des motifs politiques et, ensuite, économiques. Au début ce sont les réfugiés politiques, puis les descendants des anciens émigrés, appelés par les Italiens les *oriundi*, et, enfin, les autres Argentins. Ils sont tous jeunes et préparés, tous intéressés par un débouché professionnel, et l'Italie, souvent, n'est qu'une étape de cette quête de travail, qui, en général, aboutit en Espagne. En effet, l'Espagne a accueilli 100.000 italo-américains, contre les 17.000 qui se sont installés en Italie. Ce parcours Argentine- Italie – Espagne, ainsi que les projets financés par les régions, expliquent l'incrément des demandes de nationalité italienne.

L'émigration d'antan

Sans doute l'Histoire est faite par les grands événements et par les grandes personnalités, mais il ne faut pas oublier les vies des millions d'Italiens, sans argent ni culture, qu'on a tendance à négliger, car elles nous apparaissent humbles et dépourvues de tout intérêt.

Il y a longtemps, on traversait l'océan sur les ponts des navires ou dans des cabines inconfortables ; on passait les Alpes avec les pieds enflés, les yeux marqués et le cœur gros. Le dernier siècle a vu Salvatore Borsei partir des Abruzzes et parcourir l'Afrique du nord jusqu'au sud, où il trouva un travail dans un chantier. Et encore, après la seconde guerre mondiale, certains sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas se payer le voyage. Ils profitent alors des programmes de voyages payés, comme ceux offerts par les industries de briques de Bedford, où, à la fin des années 70, les Italiens atteignent les 8.000 unités, soit 10% de la population totale de la ville.

Au Royaume-Uni, au début du XIX siècle, on constate des flux importants en provenance de la région de Come, de l'Apennin entre la Toscane et l'Emilie, de la Ligurie et de la Ciociaria (d'où les départs ont continué par la suite). Ces gens s'installaient dans des conditions très précaires, la Little Italy de Holborn en est un exemple, et s'arrangeaient en travaillant comme petits artisans, vendeurs de statuettes, artistes de rue, rémouleurs, carreleurs et faïenciers : ils étaient des vagabonds, des artistes ambulants, des joueurs d'orgues de Barbarie, une sorte de « lava-vetri » et « vu' cumpra » ante litteram. A la fin du siècle, on trouve aussi des petits commerçants, notamment dans le secteur alimentaire, vendeurs de châtaignes d'hiver et marchands de glaces en été. Les anarchistes et les révolutionnaires ne manquent pas.

Après la guerre, en Australie, les Italiens, qui sont arrivés après un long voyage par mer, sans métier ni connaissance de la langue, sont employés seulement comme manœuvres dans l'industrie, le bâtiment, l'agriculture. Ils sont appréciés, en raison de leur application, de leur résistance physique et de leur intérêt à apprendre. Petit à petit ils réussirent à s'affirmer.

Ils sont à l'origine aussi bien de petites villes, comme par exemple Cascelho, au Brésil, fondée à la fin du XIX siècle, que de métropoles, comme San Paolo, qui est en majorité italienne. La ville qui s'appelle Capitan Pastene, au Chili, est bâtie au début du XX siècle par des familles originaires de l'Apennin autour de Modène. Felice Pedrone, lui aussi de la province de Modène, parti à la recherche de l'or, est le fondateur de Fairbanks, en Alaska. Sa vie a inspiré à Giorgio Comaschi une pièce théâtrale qui porte le titre de *Le mystère de Felix Pedro*.

Plusieurs petites villes, à l'origine d'importants flux migratoires, ont adhéré à l'initiative de Rocchetta Sant'Antonio, une commune en province de Foggia, qui a créé la Coordination Nationale de Petites Communes de l'Italie Mineure, soutenu déjà par 40.000 inscrits.

A l'origine d'un nombre élevé de départs de la même région, il peut y avoir de véritables défaites. En 1891, les licenciements effectués par la filature Rossi à Schio, en province de Vicence, ont entraîné l'émigration de 300 familles parties au Brésil. Certains d'entre eux implantèrent une coopérative textile, toujours présente.

L'Argentine est, peut être, le pays le plus riche des traces du travail italien, qu'on retrouve jusqu'en Patagonie, dans la Terre du Feu, où nos compatriotes ont été des protagonistes de l'industrie touristique. La vidéo *Migrantes italianos*, un documentaire réalisé par l'argentin Ernesto Morales en collaboration avec la Région Toscane, montre le travail et l'application de ces Italiens qui se sont investis dans le développement local.

Dans les rapports on parle aussi de racisme, de travailleurs désormais âgés et seuls, de juifs échappés aux lois raciales, de victimes de mésaventures, de gens encore en activité et de retraités.

Le 9 septembre 1917, à Milwaukee aux Etats-Unis, un groupe d'anarchistes italiens s'affronte avec la police. Deux italiens restent à terre, les autres sont arrêtés et condamnés à vingt cinq ans de prison pour conspiration d'assassinat. Le procès est vicié par les préjugés et annulé en appel : cinq d'entre eux, malgré leur acquittement, sont rapatriés, comme le témoigne le cahier intitulé *Milwaukee 1919*, écrit par le jeune italo-américain Robert Tanzillo, et conservé au Musée de l'émigration de Gualdo Tadino.

Un chapitre, consacré aux musées de l'émigration dans le monde, évoque la grande et douloureuse épopée des personnes contraintes à chercher leur chance ailleurs. La « vente de rêves » est courante, même à cette époque là, et la déception ne tarde pas : la première sélection, une fois à destination, risque souvent de devenir un échec. Le musée de Ellis Island conserve la mémoire de tous les émigrés provenant d'Europe, tandis que le musée Meucci Garibaldi, récemment ouvert à Rosebank par l'OSIA (**Order of son of Italy in America**), est entièrement consacré aux Italiens.

Au Royaume-Uni le fort sentiment d'hostilité, accentué par la déclaration de guerre de Mussolini, le soir même du 10 juin 1940, pousse de petites foules devant les boutiques italiennes, considérées désormais propriétés de l'ennemi, cassant les vitrines et saccageant la marchandise. Les épisodes les plus violents se passent à Liverpool et à Edinburgh. Winston Churchill entame alors un programme d'internement à la suite duquel 4.000 Italiens environ sont arrêtés et déportés à l'Ile de Man. Les éléments réputés plus dangereux sont déportés au Canada, mais cette mesure est suspendue après le torpillage du transatlantique Arandora Star, le 2 juillet 1940, par un sous-marin allemand. 446 des 717 Italiens à bord sont tués, ainsi que 175 allemands et autrichiens. On décidera ensuite de relâcher tous ceux qui acceptent de travailler dans des chantiers d'importance nationale, tandis que les autres internés seront libérés seulement après l'armistice, en septembre 1943.

A évoquer le souvenir du passé et à veiller sur nos collectivités actuelles, restent les morts italiens enterrés dans des cimetières éloignés, plus ou moins connus, comme celui qui se trouve sur la colline Delstern près de Hagen, dans la Ruhr, où, enfin, une sépulture commune a été érigée pour les 52 Italiens tués le 2 décembre 1944, dans leurs baraques, par les bombes alliées.

Une relecture critique de la mafia américaine

Le succès de l'écrivain Mario Puzo (1920- 1999), dont les parents, originaires de Naples, étaient analphabètes, est dû au roman *Le parrain*, histoire d'une famille italo-américaine et de son ascension au sein de la mafia new-yorkaise. De cette mafia, le Rapport Italiens dans le monde, propose l'intéressante relecture faite par un chercheur de Campanie.

Aux Etats-Unis, les originaires de Campanie se concentrent notamment dans les grandes villes du nord-est où ils trouvent un emploi dans les usines, les mines et dans les chantiers qui construisent les routes et le réseau ferroviaire.

Très nombreux, surtout au début du grand exode, les cas d'exploitations commencent déjà avant le départ, car un des moyens de financement du billet transocéanique est le crédit. De louches individus se pressent autour des émigrés. Ils sont, presque toujours, des compatriotes, anciens émigrés, qui, avec une malice que les Américains désigne de l'adjectif « napolitaine », et grâce à quelque compétence linguistique, se faufilent, même par la force, dans le milieu des recruteurs de la main d'œuvre étrangère. Ils deviennent ensuite des « boss ». Les émigrés, accueillis à leur arrivée par les collaborateurs d'un « boss », acceptent sa protection et ses offres de travail, encouragés et rassurés par le fait que le boss parle le même dialecte. D'ailleurs, comme ils n'ont rien à perdre, ils sont prêts à accepter toute sorte de travail sans poser trop de problèmes. De cette manière, un grand nombre de travailleurs provenant de Campanie sont introduits aux Etats-Unis, mais, encore plus, au Canada, où les lois, moins rigides, permettent aux « boss » et à leurs hommes d'opérer avec la plus grande liberté. Les grandes sociétés multinationales, pour ne pas risquer de se priver de la main d'œuvre, encouragent ces pratiques de recrutement forcé et acceptent les services des trafiquants, qui, à leur tour, exploitent les derniers arrivés en leur imposant un tarif mensuel d'embauche. Il va de soi que, ceux qui se refusent de payer cette sorte de taxe sur leur travail, risquent de perdre leurs emplois où, pire, de se faire tabasser. Ainsi, avec les bénédictions des grands patrons américains, se développent le crime organisé. Lorsque les anciens « boss » italiens, ayant bien élargi leurs business, vont se frotter aux intérêts de grands capitalistes, la mafia deviendra, pour les média au delà de l'Atlantique, un produit italien.

Les flux aujourd'hui

Aujourd'hui, les Italiens à l'étranger sont souvent des professionnels affirmés, ou se préparent à le devenir. Un sondage réalisé par le *Sportello Stage* sur un échantillon de 170 jeunes montre que 97% est intéressé par une expérience de travail à l'étranger. Dans tous les domaines, et dans des pays comme l'Allemagne, la Belgique, la France, le Royaume-Uni et la Suisse, on constate le succès professionnel de nos concitoyens.

Suite à la reprise économique des années 80, Londres est redevenu un lieu d'attraction pour une émigration temporaire très qualifiée : la City, ainsi que le nouveau centre financier des Docklands, sont convoités par les managers, les experts du secteur bancaires, des assurances et du commerce international. Médecins et chercheurs sont, eux aussi, bien représentés.

Le Royaume-Uni est, avec les Etats-Unis, la destination principale des « grosses têtes » qui quittent les universités de notre pays. Le chiffre exacte d'universitaires italiens employés dans le triangle d'or Londres- Oxford – Cambridge, ainsi que dans les autres universités britanniques, n'est pas connu ; toutefois, en 2003, une étude a estimé que 13% de la totalité de post - doc européens aux Royaume – Uni provient d'Italie. Selon une estimation du consulat italien à Bruxelles, il y a, en Belgique, 6.000 professionnels en service auprès des institutions internationales ou des grandes entreprises italiennes.

On n'arrive pas à quantifier facilement la foule des étudiants qui partent à l'étranger pour apprendre les langues, l'anglais surtout, mais aussi le français, l'allemand et l'espagnol. En 2004, on comptait 45.000 étudiants italiens inscrits dans les universités étrangères, un nombre presque équivalent à celui des étudiants étrangers, 40.641, fréquentant nos athénées. Des ces 45.000 étudiants, 18,1% sont en Allemagne, 13,9 % en Autriche, 11,6 % au Royaume-Uni, 10,4% en France et 10% en

Suisse ; par contre, peu nombreux ceux qui choisissent les Etats-Unis (7,4%), et presque inexistantes ceux qui partent au Canada (0,8) ou en Australie (0,4%) (Source OECD 2006).

Il ne faut pas non plus négliger notre présence artistique dans le monde, qui n'est pas seulement un héritage du passé. Entre les XIX^e et XX^e siècles, l'apport des émigrés italiens a été fondamental pour la définition de l'aspect architectural et urbanistique de plusieurs villes : à Buenos Aires, 70% environ des bâtiments publics sont l'œuvre d'architectes et entrepreneurs italiens, y compris certains immeubles symboliques, tels que la Casa Rosada, le Palais du Congrès et le Théâtre Colon. La collaboration entre architectes, entrepreneurs et maîtres d'œuvre d'origine italienne, capables de reproduire décorations et moulures, en fut la condition indispensable.

De nos jours, le panorama de l'architecture italienne à l'étranger est bien plus complexe que par le passé. Après la saison des architectes qui, durant la période fasciste, ont créé une école imitée partout dans le monde - « la Tendenza » - ; après les années de l'extraordinaire renommée internationale de Aldo Rossi, ce sont maintenant les grands créateurs qui nous représentent à l'étranger, comme Renzo Piano et Massimiliano Fuksas. Le Renzo Piano Building Workshop, qui en 1998 a remporté le Pritzker Price, l'équivalent du Nobel pour l'architecture, dans ses bureaux de Gènes et Paris, a signé des projets dans les trois continents, en privilégiant dernièrement les Etats-Unis. L'atelier de Massimiliano Fuksas - cabinets à Rome, Paris et Vienne - concentre ses projets plus significatifs en Europe, sans pour autant négliger le reste du monde, où il compte environ quatre vingt réalisations. Au Japon, le nouveau siège de l'Institut Culturel Italien à Tokyo, signé par Gae Aulenti, est devenu en 2005 un cas national, à cause de la couleur rouge de ses façades. Et encore nombreux les architectes qu'on pourrait citer et qui font honneur à l'Italie.

Les Italiens protagonistes dans le monde

On pourrait raconter maintes histoires de nos émigrés, contraints de quitter leurs habitudes, leurs amis dans l'espoir de trouver ailleurs ce qu'il leur était refusé dans leur patrie.

On commence par une curiosité : John Martin, né Giovanni Martini à Sala Consilina près de Salerno, clairon dans le 7^{ème} régiment de cavalerie aux ordres du général George Armstrong Custer, fut le seul rescapé du massacre de Little Big Horn.

Les musiciens ne manquent pas, et souvent ils sont plus célèbres à l'étranger qu'en Italie. Au début du XIX^e siècle, Edouard VIII d'Angleterre définit le sarde Stanislao Silesu, un compositeur précoce, émigré en France, puis au Royaume-Uni, comme le « roi de la mélodie » : il donna son premier concert à 10 ans, à 13 il avait déjà composé plusieurs chansons et sérénades, et à 15 il écrivit une comédie musicale.

Plus près de nous, nombre d'Italiens se sont distingués dans la vie politique de leurs pays d'adoption, et nous avons l'embarras du choix : Mario Cuomo, pendant longtemps gouverneur de l'Etat de New York, l'ancien ministre de l'économie et actuel candidat à la présidentielle en Argentine, Roberto Lavagna, ou bien encore le candidat républicain Rudolph Giuliani, et la liste de ministres, parlementaires, entrepreneurs serait longue.

Le sport aussi, nous offre nombreux exemples de « success story » : le basketteur Andrea Bargnani, premier *rookie* européen dans l'histoire de l'NBA, la volleyeuse Francesca Piccinini qui s'est affirmée en Espagne, Fabio Cannavaro, footballeur du Real Madrid, plusieurs entraîneurs enrôlés par des équipes étrangères et, aussi, Hope Solo, descendante d'italiens, qui conduit l'équipe féminine américaine de foot au Mondial de Chine.

Certes, les missionnaires qui ont quitté l'Italie pour assister leurs compatriotes à l'étranger, au moins 3.000, ont fait preuve d'un engagement majeur. A l'heure actuelle, il y a dans le monde 461 centres pastorales, paroisses où missions, avec 516 prêtres qui célèbrent la liturgie en italien. La moitié des présences et des structures pastorales se trouvent en Europe (214), les autres à l'autre bout de l'Océan. Dans le seul diocèse de Brooklyn, le plus petit des Etats-Unis, il y a 40 paroisses où l'italien est la langue utilisée pour la célébration du dimanche.

Il faut encore compter 13.000 missionnaires italiens dans 43 pays, qui diffusent et témoignent la foi chrétienne au prix de leurs vies : une belle page de notre histoire à l'étranger, si riches de bénévoles se mettant à disposition des missions pour des périodes de trois/quatre ans.

Les médias italiens à l'étranger

472 journaux, 263 programmes radiophoniques et 45 programmes télévisés en italien. Ce sont les chiffres donnés par le Ministère des Affaires Etrangères dans son répertoire *L'Italia dell'informazione nel mondo* (L'Italie de l'information dans le monde). 86 journaux, 4 radios et 2 chaînes télévisées seulement sont édités en Italie. Tout le reste est situé à l'étranger.

La presse italienne dans le monde vante une histoire séculaire. Créée à l'initiative de quelques exilés politiques en Europe et aux Etats-Unis, là où il y avait une forte concentration d'expatriés, elle a été relancée ensuite par l'Eglise. Le premier journal fut *La Croce del Sud* (La Croix du Sud), publié par les frères Capucins en 1756 à Rio de Janeiro. Si la première phase fut le plus souvent politique, la seconde eut un caractère spontané : les simples bulletins écrits par les communautés l'emportèrent sur les journaux.

En 1893, la Direction Générale de Statistique recensa 130 publications périodiques éditées à l'étranger : 82 en Europe, 27 en Amérique du Sud, 17 aux Etats-Unis et 4 en Afrique. En 1905 la liste arrivera à 264 titres, grâce notamment à 90 nouveaux journaux en Amérique du Nord et 48 en Amérique Latine. L'année d'après, il y a aussi un mensuel en Chine. Seulement en Tunisie, entre 1859 et 1910, on compte 52 journaux italiens. Au début du siècle dernier, le nombre de publications italiennes aux Etats-Unis dépasse largement celui de n'importe quelle autre colonie italienne, même la plus florissante. La réduction des feuillets italiens aux Amériques, enregistrée à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, est en relation avec la diminution des arrivées et, aussi, avec l'intégration linguistique et culturelle des enfants et petits enfants des émigrés.

Au contraire, en Europe, à la même époque, les journaux fleurissent.

Aujourd'hui, d'après le répertoire du Ministère des Affaires Etrangères, on trouve onze quotidiens en langue italiennes dont cinq aux Amériques. Le plus ancien est *La Voce d'Italia*, fondé à Caracas en 1949.

Un autre quotidien qui existe depuis un demi siècle, (1954), est le *Corriere Canadese*, « le seul quotidien en langue italienne » publié au Canada. Ce journal, consultable aussi sur web – www.corriere.com – s'adresse à la communauté d'origine italienne, encore très nombreuse, car elle compte 2 millions de concitoyens sur 30 millions de Canadiens, et italoophone. Depuis 1995 on trouve aussi *Tandem*, une publication hebdomadaire en anglais, qui vise un public jeune d'origine italienne mais parlant anglais. Cet hebdomadaire se propose de maintenir et diffuser la culture et la langue italiennes, principalement dans la région de l'Ontario et au Québec.

Le plus récent dans le panorama de la presse italienne, car il est né en 1998, est le quotidien *America Oggi*, qui a fait son apparition après le licenciement de tous les employés d'une feuille historique, le *Progresso italoamericano*. Certains d'entre eux, journalistes, typographes et personnel de l'administration, décidèrent de créer un autre journal, qui, outre la vente dans les kiosques, aurait dû être diffusé gratuitement dans 70 lycées où l'italien est enseigné. Aux Etats Unis il y a aussi le quotidien *Gente di Italia*, fondé en 2000, et tout récemment, la création en Argentine, de *L'Italiano in Sud America*.

La langue et la culture comme moyen d'affirmation

Aujourd'hui l'italien est la quatrième langue la plus étudiée au monde, la deuxième au Canada et la quatrième aux Etats-Unis, si l'on prend en considération le nombre d'inscrits aux cours. 200 millions sont italophones dans le monde : un tiers de citoyens, un tiers d'italiens d'origine et un tiers d'amateurs.

En 2006, le Ministère des Affaires Etrangères a largement financé les cours d'italien dans le monde, pour un total de 26 millions d'euros, dont 80% destinés à l'Europe et aux Amériques. En effet, c'est

dans ces deux continents qu'il y a la plus grande concentration d'écoles italiennes et des sections bilingues, ainsi que 73% des instituts culturels et 90% des comités de la « Dante Alighieri ».

Mais cette politique de soutien de l'italien peut rencontrer aussi des difficultés. Par exemple, le Land Bavière a décidé d'arrêter la gestion directe des classes de langue maternelle à partir de l'année scolaire 2008-09, pour privilégier l'intégration linguistique allemande dès l'école maternelle. Le land envisage toujours la possibilité de soutenir la langue italienne comme activité complémentaire et facultative (Arbeitsgemeinschaft) dans les Realschule, aussi bien que celle de créer des sections bilingues.

L'italien est en train de disparaître aussi bien au sein des familles italo-canadiennes. Selon les prévisions, dans une quinzaine d'années environ, leurs enfants auront même des difficultés pour comprendre la langue. Une éventualité qui inquiète l'ambassade et les organisations italiennes, qui sont en train de mettre en place des stratégies pour introduire l'italien dans les écoles maternelles, améliorer la formation des enseignants et augmenter la présence des programmes télévisés pour l'enfance sur RAI- International.

Les Etats-Unis, par contre, nous offrent un exemple d'évolution positive. Si, auparavant, l'italien était la langue des manœuvres, lorsque le français était la langue de la culture et du raffinement, en 2006, 61.000 jeunes ont choisi d'étudier l'italien, contre la moitié en 1970. A présent, l'italien est la quatrième langue la plus étudiée dans le pays, après l'espagnol, le français et l'allemand. La possibilité que notre langue s'affirme ultérieurement est concrète, car elle est considérée désormais une langue de culture. Cependant, la force de notre tradition ne suffira pas ; il faudra aussi savoir choisir les contenus capables d'attirer l'intérêt des Italiens résidents dans le monde.

Les Italiens à l'étranger et les entreprises

Le chiffre d'affaires de nos exportations, en 2006, a atteint 327 milliards d'euros, avec une tendance à la hausse. Toutefois, dans la même année, les importations sont augmentées plus que les exportations, même dans les secteurs traditionnels du « made in Italy », c'est-à-dire le textile et la confection. Cela dépend aussi, semble-t-il, du fait que les entreprises italiennes délocalisent la production dans des pays où le travail est moins cher, en laissant en Italie seulement la phase d'élaboration et le marketing.

Evidemment, l'Italie aussi ressent les effets de la globalisation, même si en mesure encore réduite par rapport à d'autres pays industriels et concurrents, comme l'Allemagne, la France et le Royaume Uni. L'enjeu, pour nous, est la marginalisation de notre système productif. Malgré des investissements à l'étranger pour 1.100 milliards d'euros, en 2006, nous sommes derrière les autres. Nous avons investi surtout dans l'Europe de l'est, en Afrique du nord, en Chine et, dernièrement, en Inde. De toute manière, il faut reconnaître que les entreprises italiennes sont peu présentes dans les productions innovatrices et de haute technologie.

17.200 est le nombre d'entreprises à l'étranger à participation italienne, 5.789 sont les sujets investisseurs, 1.120.550 le total des employés, 322 millions d'euros le chiffre d'affaires. Dans quatre cas sur cinq, il s'agit d'une participation de contrôle ; seule 22,1% des cas il s'agit d'une participation paritaire ou minoritaire. Dans les dernières années, on constate la tendance à l'acquisition, à la fusion et à l'investissement dans les réseaux de distribution et dans les activités traditionnelles du « made in Italy » et de la mode.

En effet, avec 150 services commerciaux opératifs auprès du réseau diplomatique et consulaire, 100 bureaux de l'Institut du Commerce Etranger et 170 Chambres de Commerce à l'étranger, on pourrait faire plus que ça. Il faut avouer que la loi 56/2005, sur l'internationalisation des entreprises, n'a pas sorti les résultats souhaités en ce qui concerne la coordination des organismes publiques et privés, la simplification des lois et des procédures administratives ou la création d'un guichet unique à l'étranger. La chose positive, en 2006, a été la destination des fonds faite par l'ICE, qui a privilégié les secteurs stratégiques et innovateurs.

Une plus grande présence de ce qu'on appelle « système Italie » à l'étranger, comporte nécessairement une liaison avec les Italiens à l'étranger, une priorité, celle-ci, envisagée par le

Programme de Partenariat Territorial avec les Italiens à l'Étranger (PPTIE) et par le Projet ITENETS (International Training and Employment Network), ce dernier ayant impliqué sept régions du sud (Basilicate, Calabre, Campanie, Molise, Pouilles, Sicile et Sardaigne). Le PPTIE avait comme objectif principal l'amélioration des systèmes occupationnels et de formation par le biais des contributions et de la valorisation des Italiens à l'étranger, sollicités à devenir des facilitateurs de l'insertion professionnelle. ITENETS a fait travailler les émigrés, leurs associations et leurs entreprises à la création d'un réseau des services d'information, animation et élaboration. Malgré l'intérêt de ces projets, il reste encore à évaluer leurs résultats.

Le Rapport italiens dans le monde met en évidence la contradiction entre le discours officiel sur l'importance de la « business community » italienne dans le monde, qui constitue une ressource extraordinaire pour le pays, et l'incohérence des mesures législatives et des initiatives publiques. Les émigrés, on est bien d'accord, devraient être considérés une ressource stratégique même sur le plan économique ; pour que ceci ne reste seulement un slogan, il faut se dépêcher à le réaliser.

En futur, un engagement innovateur

Le Rapport Italiens dans le Monde est un document riche d'information, qui se propose de susciter l'attention à l'égard de l'émigration, en soulignant ses potentialités, sans cacher les problèmes et sa complexité. Ce monde peut vraiment devenir une ressource pour l'Italie, à condition d'innover nos approches.

La présence au parlement des élus dans la circonscription étrangère, n'a pas diminué le rôle des associations des émigrés, ni celui des Comités des Italiens à l'Étranger (COMITES), ni du Conseil Général des Italiens à l'Étranger (CGIE), des institutions indispensables pour garantir les mécanismes de participation. Sans les antennes territoriales, que les associations, les COMITES et les CGIE possèdent, la représentativité des élus serait limitée, car il leur manquerait la lecture des problèmes et des attentes des collectivités à l'étranger. Même si leurs interconnexions sont évidentes, les parlementaires ont une représentativité plus générale, par rapport à celle, plus spécifique, des organismes sur le terrain.

Il faut reconnaître aux associations le mérite de savoir organiser le secours mutuel et la participation, un rôle de promotion socioculturelle très important et qui doit être encouragé et soutenu. Dans ce cadre est très important la fonction de la loi qui est en train d'être revue 383/2000, loi dédiée au associacionnisme en toutes ses articulations différentes.

Il faut avoir dans ses organismes une meilleure capacité de interpréter les processus économiques, culturels e politiques actuels, les débouchés de participation, les liaisons avec l'Italie, les exigences des protagonistes des nouveaux flux migratoires. Pour les associations, et non seulement pour eux, on demande un effort d'adaptation aux contextes nationaux et au rechange générationnelle entre les compatriotes.

Néanmoins, tous ces organismes doivent faire un effort afin de mieux interpréter les transformations économiques, culturelles et politiques en cours, les nouvelles formes de participation, les liaisons avec l'Italie ainsi que les exigences de nouveaux migrants. On leur demande, donc, de s'adapter aux changements et de consentir le changement générationnel.

Les régions font beaucoup pour l'émigration. Toutefois, elles aussi, comme les COMITES et le CGIE, ne doivent pas se limiter à renforcer leurs interventions, mais devraient plutôt reconsidérer leur rôle dans ce domaine.

La même question se pose à la pastorale des Italiens dans le monde, appelée à concilier l'expérience du passé avec les exigences très différenciées du présent, l'attachement à la patrie et l'insertion dans le pays d'accueil, la langue italienne et la langue locale. Tradition et ouverture au futur : s'intéresser aujourd'hui à l'émigration signifie inventer une nouvelle synthèse. C'est le message du Rapport Migrants 2007, un aide à la réflexion et à préparer le futur.